

CHAPITRE IV.

D'UNE GRANDE RÉVOLUTION OPÉRÉE DANS LES DOCTRINES DÈS LES PREMIERS SIÈCLES.

Le système religieux des Juifs occupe une grande place dans l'histoire morale de l'univers. Personne, avant Moïse, n'avait dit : « Une seule loi, un seul peuple, un seul Dieu. » Malheureusement ce Dieu n'était le dieu que d'une petite tribu isolée au milieu des nations !

Dieu de vengeance et de colère.

Jésus a dit aussi : « Un seul Dieu, une seule loi, un seul peuple, » et ce peuple, c'est le genre humain !

Dieu d'amour et de pardon.

L'immensité sépare donc la loi ancienne de la loi nouvelle, et c'est pour les avoir confondues, c'est pour avoir appliqué au genre humain ce qui était ordonné à une fraction du peuple, que Rome est tombée dans de si graves erreurs.

L'enseignement de Jésus-Christ avait détruit le sacerdoce. Dans l'origine, tout chrétien était prêtre, parce que la religion n'était que la morale. Lorsque la religion fut le dogme, il y eut des pontifes, un clergé : le judaïsme entra dans le christianisme. C'est ainsi que la société évangélique perdit peu à

peu les droits qui appartenait à tous, et que les prêtres s'en firent un état et des privilèges.

Mais il ne suffisait pas d'avoir établi leur puissance, il fallait l'appuyer et l'accroître. C'est dans ce but que, dès le II^e siècle, les prêtres commencèrent à prêcher la pénitence et à sanctifier le célibat. Saisissant les chrétiens dans la ferveur de leur foi nouvelle, ils les entraînaient par la crainte de l'enfer et par la grandeur même de leurs sacrifices. Leurs paroles de feu dévoraient le siècle. On fuyait les cités, sa patrie, sa famille, la fortune ; des armées de pénitents et d'anachorètes se dispersaient dans les solitudes ; toutes les cavernes de l'Orient étaient devenues des temples, et, suivant la belle expression de saint Jérôme, il se trouva que les déserts furent peuplés de saints comme le ciel.

Le seul établissement de saint Pacôme, sur les bords du Nil, se composait de sept mille cabanes, et renfermait cinquante mille pénitents.

Bientôt la solitude, le jeûne, le célibat ne suffirent plus au zèle de ces cénobites : on inventa des supplices nouveaux ; les légendes de cette époque donnent d'étranges éloges à un Jacques de Nisibis, qui brouillait l'herbe dans les prairies ; à un Julien Sabas, qui ne vécut que de son ; à un Eusèbe, qui s'enferma dans une tour sans fenêtres ; à un Siméon Stylite, qui vécut trente ans au sommet d'une colonne où, sous les feux du soleil, il se laissait dévorer par la vermine. C'était, de l'Orient à l'Occident, une émulation de pénitence et de souffrances ; c'était à qui ac-

croîtrait les misères de l'humanité. Et cette croyance fanatique dominait les hommes du plus grand génie : saint Jérôme et saint Augustin, qui la reçurent de leur siècle, s'imaginèrent l'avoir reçue de la foi.

A ces inspirations ascétiques se joignaient quelquefois les conseils de la peur. Cette époque était celle de la chute de l'empire. Rome mourait avec ses dieux, et les chrétiens fuyaient dans les solitudes ces armées de barbares qui désolaient le monde avant de le renouveler.

Dieu lui-même semblait conduire ces peuples ; il amenait des hommes nouveaux pour une foi nouvelle.

Ainsi s'élevèrent peu à peu, entre le peuple et les évêques, des nuées d'anachorètes et de pénitents, dont les austérités usurpaient dans l'opinion la place de la vertu. On leur discernait hautement le sacerdoce ; on disait que seuls ils formaient la véritable Église. C'était un clergé dans le clergé ; un clergé pauvre, misérable, voué au jeûne, à la solitude, au célibat, qui triomphait d'un clergé riche, puissant, marié, vivant au milieu du monde, et donnant des exemples d'une sainteté plus utile, quoique moins admirée du vulgaire. L'Église, qui avait poussé les chrétiens dans cette route, dut s'effrayer de son ouvrage. Chaque jour le pouvoir des ascètes devenait plus menaçant pour elle. Il fallait périr, ou les imiter ; il fallait se ressaisir de l'admiration du monde, ou abandonner l'empire. Ce qu'elle avait sanctifié, l'opinion des peuples le lui imposait. On voulait qu'elle fût pénitente, qu'elle fût monacale, qu'elle fût vierge et sainte : elle

céda. Deux hommes de génie, saint Basile et saint Benoît, se mettent à la tête du mouvement pour le maîtriser. Ils mêlent les couvents aux thébaïdes, et les moines aux anachorètes : ils créent des solitudes au sein même des villes, régularisent la pénitence et les austérités, et rédigent des codes pour une vie toute d'isolement, de supplices et d'étude ; monuments de législation claustrale, comparables, dans quelques-unes de leurs parties, aux plus belles utopies de l'antiquité, mais malheureusement appuyés, dans leur ensemble, sur la violation des lois de la nature et de l'Évangile. Dès lors l'ascétisme et la pénitence entrent dans l'Église : les prêtres s'assimilent aux moines, et les moines aux prêtres ; tous se séparent de la société civile, tous renoncent à la famille, tous ne reconnaissent qu'une loi, celle qui les élève et les isole. Ils étaient mariés, on leur impose le célibat ; puissants, on leur impose la solitude ; riches, on leur impose la pauvreté : les différents ordres de moines répondent à ces exigences, qui s'arrêtent cependant aux pieds des princes de l'Église.

Ainsi fut opérée cette révolution qui suspendit un moment les progrès de l'Évangile. Du m^e au vi^e siècle, tout changea ; en sorte que ces deux époques forment deux religions et deux sacerdoces. En cédant à la violence des opinions ascétiques, la puissance ecclésiastique ne songeait pas à accroître son pouvoir, mais à le conserver. Plus tard elle se saisit de la force que lui donnait cette révolution. Alors naquit sa puissance temporelle, et avec elle ce for-

midable système qui enchaîna le monde civilisé, et dont nous examinerons plus tard les merveilleux ressorts. Peut-être fallait-il marcher sur cette route pour arriver à de meilleures doctrines; peut-être les excès de l'ascétisme et du monachisme étaient-ils un des éléments indispensables d'une régénération complète. Le monde, à cette époque, n'entendait que par les sens : Rome, en mourant, l'avait laissé matérialiste et athée. Il fallait le dématérialiser, détruire l'empire du corps par la mort des sens, spiritualiser les âmes par le mépris de la matière, arriver à la connaissance de Dieu par le détachement complet de soi-même; et à la nécessité d'une vie immortelle par les dégoûts de la vie terrestre. Sous ce rapport, la vie d'austérité et de pénitence fut favorable au genre humain. Elle prouvait la supériorité de l'esprit sur la matière; elle offrait le grand spectacle d'un intérêt spirituel qui renonçait aux richesses et aux grandeurs terrestres pour quelque chose d'idéal placé au delà; elle développait dans l'homme cette faculté vivifiante qui lui infuse des vérités inconnues en l'entraînant vers l'infini : dès lors il y eut comme une révélation de nos véritables destinées. L'invisible fut plus puissant que le visible, et le monde passa du néant à l'immortalité.

CHAPITRE V.

DES VÉRITABLES DOCTRINES DE L'ÉVANGILE.

Tenez-vous-en à la loi de Dieu et au témoignage qu'il rend de lui-même. (ISAÏE, VIII, 20.)

Nous ne connaissons pas assez l'Évangile, nous en ignorons les maximes, nous n'en pénétrons point l'esprit; nous recherchons curieusement les paroles des hommes, et nous négligeons celles de Dieu.

(FÉNELON, *Courtes Méditations sur l'Écriture.*)

Jésus-Christ est venu au monde, non pour établir un culte extérieur et instituer de nouvelles cérémonies, mais pour faire adorer son Père en esprit et en vérité, pour se purifier un peuple agréable à Dieu. Toute morale qui ne tend pas à former un tel peuple n'est pas la sienne.

(ABBÉ FLEURY, *Discours sur l'Hist. ecclésiast.*, p. 334.)

Le christianisme a reçu l'empreinte de toutes les grandes époques historiques, et cette empreinte, il l'a plus ou moins conservée. Il est, pour ainsi dire, l'expression vivante de l'esprit des trois ou quatre siècles qui dominent dans nos annales; car les pensées ne s'effacent pas aussi facilement dans les religions que dans les peuples. Voilà la cause de ses contradictions apparentes. On a pris pour la doctrine ce qui n'était que son vêtement, le vêtement de l'enfance des peuples modernes, et celui de leur jeunesse ardente et passionnée : chaque siècle, chaque âge, nous a fait son legs; et ce legs, loin d'enrichir

les enfants de la même famille, les divise et les appauvrit.

Nous ne parlons ici ni de l'église grecque, ni de Luther, ni de Calvin, mais seulement des modifications tolérées dans le catholicisme ancien. Ainsi nous avons la religion des anachorètes et des moines, qui date de Basile et de Benoît; la religion des saints, qui s'est modifiée à chaque époque, depuis saint Jérôme jusqu'à saint Dominique, et depuis saint Dominique jusqu'à saint Labre; enfin la religion de l'Évangile, qui date de Fénelon.

Les deux premières ne vivent que de pénitences, de jeûnes, d'austérités; elles croient à un Dieu terrible qui se venge sur son ouvrage; pour elles, les hommes sont des damnés; la nature, une œuvre maudite; l'humiliation et la souffrance, le plus haut degré de perfection.

On sent là les dernières influences des siècles d'idolâtrie, et du spectacle terrible de Rome mourant de ses vices et sous les coups des barbares, qui l'achèvent et la mutilent. Le mépris de la vie naît toujours en présence de la mort, et la résolution de souffrir est l'expression des siècles de désespoir et de souffrances.

La troisième doctrine n'enseigne que la charité: elle croit que si la vertu de l'homme est de faire du bien à ceux qui lui font du mal, la justice de Dieu ne saurait être de se venger éternellement. Sa morale est sainte, parce qu'elle est indulgente; elle aime, elle bénit; elle pressent que, dans cette maxime: RENDRE LE BIEN POUR LE MAL, Dieu nous a

révélé sa pitié pour nos misères et ses pardons pour nos faiblesses.

L'indulgence et l'amour, cette entente nouvelle de la religion évangélique, sont l'expression d'un siècle de lumières; comme le fouet et la pénitence, cette entente vieillie de la doctrine des saints, sont l'expression des siècles de barbarie.

Sous le règne de Louis XIV, après Descartes, Pascal et le grand Arnaud, en présence de Bossuet et de Leibnitz, il se trouva tout à coup que la pensée humaine avait fait d'immenses progrès. Mais ces progrès n'étaient exprimés nulle part; nulle part on ne voyait écrite cette doctrine céleste d'amour des hommes et de Dieu, qui s'éveillait dans toutes les consciences. Pour la donner une seconde fois au monde, Dieu avait élu une créature toute divine; et lorsque Fénelon vint répandre sur nous les trésors de son âme, mêlés aux trésors de l'Évangile, il put entendre les bénédictions du petit nombre; persécuté, mais honoré, la gloire le suivit dans l'exil; sa parole avait été comprise, et la doctrine de vie ne devait plus mourir.

Toutefois, le vi^e et le xii^e siècle avaient encore leurs défenseurs, et ceux-là soutenaient que, si l'amour est dans l'Évangile, on y trouve aussi le feu de l'enfer, la damnation éternelle et les grincements de dents des damnés; et ils en concluaient la nécessité de la pénitence et de l'humiliation humaine. Au milieu de ce chaos d'opinions théologiques, les in-

telligences les plus puissantes veulent en vain faire un choix ; elles succombent sous le poids de leurs incertitudes. Qui l'emportera, de la peur ou de l'espérance ? qui dévoilera la vérité, la vérité qui seule peut nous sauver, puisque l'enfer attend l'erreur ? Où iras-tu, mon âme ? colombe égarée sur la terre, qui se chargera de tes destinées ? Vainement tu invoques l'autorité du génie et de la vertu ; les deux religions te répondent, et des voix également sublimes t'invitent à la crainte ou à l'amour. Autorité du génie, autorité de la vertu, je vous récuse ! non que vous manquiez de force et de conviction, mais vous êtes des autorités humaines, c'est-à-dire des autorités faillibles ; et, pour décider mes doutes, pour convaincre ma faiblesse, il me faut un maître sans rival, une parole sans contradiction, une autorité devant laquelle toutes les autorités s'humilient. Ici les hommes me présentent l'Évangile, et Dieu m'ouvre les trésors de sa pensée, empreinte dans ses ouvrages. Deux livres qui se contrôlent : le livre des apôtres et le livre de la nature. Je les étudie, je les médite, je les compare ; dans ce magnifique examen, le livre de la nature sert d'interprète au livre de l'Évangile, et le livre de l'Évangile m'apprend à lire dans le livre de la nature. J'y découvre les mêmes lois, j'y reconnais la même main ; et lorsqu'ils cessent de parler le même langage, je m'arrête, et je doute.

La nature est le livre visible des lois du Créateur. L'homme ne saurait en effacer un seul mot, en fal-

sifier une seule ligne ; il ne peut rien y écrire. De l'Évangile, il en est tout autrement ; la main des hommes s'y montre quelquefois à côté du doigt de Dieu. Les héritiers de ce livre divin ont pu en altérer le texte, sans que le monde entier se levât pour les accuser. Au milieu des ténèbres des premiers siècles, les témoins étaient rares, les peuples silencieux, et les Évangiles sans publicité.

On peut se convaincre des falsifications aux époques où elles étaient si faciles, par les interprétations aux époques où les falsifications étaient devenues impossibles. Certes, quand, au xvi^e siècle, on lisait la Saint-Barthélemy dans l'Évangile ; quand, au xvii^e, en présence de Fénelon, après le règne de Descartes et de Leibnitz, on y lisait les dragonnades, doit-on s'étonner que, du i^{er} au iii^e siècle, on ait pu y écrire la doctrine de la virginité et de la sainteté, le feu éternel de l'enfer, les malédictions et la damnation ?

Dans le livre précédent, nous avons opposé les lois de la nature à tous les mensonges de la morale et de la politique ; ici nous les opposerons hardiment aux mensonges de la théologie. Quel contrôle plus sublime pour séparer l'œuvre de Dieu de l'œuvre des hommes ! quel moyen plus puissant pour nous ramener de l'indifférence à l'amour, que la pensée de Dieu même ! Si tous les maux nous viennent de la théologie, tous les biens nous viennent de la religion : la double lumière de la nature et de l'Évangile ne saurait pénétrer nos cœurs sans y porter les convictions de la vertu.

Mais, avant de faire briller cette lumière, qu'on me permette de poser ce principe :

« Tout ce qui détruit le fond de la doctrine n'est pas de la doctrine. »

Dans nos études morales de l'Évangile, on verra ce principe se fondre avec celui-ci :

« Tout ce qui viole la loi de la nature, c'est-à-dire la pensée de Dieu même, n'est pas la vérité. »

Et d'abord c'est l'esprit général du livre qu'il faut saisir. Quelques mots, quelques pages jetées çà et là, peuvent favoriser la violence ; mais si le livre tout entier la condamne, comment la justifierez-vous ? On introduit des maximes ; on ne renverse pas un ensemble. Or l'esprit général de l'Évangile c'est l'amour de l'humanité, c'est l'indulgence pour la faiblesse, c'est le pardon pour le repentir ; c'est plus encore, c'est la bienveillance et la bienfaisance pour nos ennemis. J'entends Jésus sur la croix prier pour ses bourreaux, et vous m'ordonnez d'égorger mes frères ! Je l'entends sur la montagne dire à ses disciples : « Il est écrit : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi ; et moi, je vous dis : Faites du bien à ceux qui vous haïssent ; priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et sur les injustes. »

Entendez-vous ? voilà la loi de la nature : Le soleil se lève sur les bons et sur les méchants ; et la morale du Christ n'est que l'expression de cette loi.

Vous imitez Dieu, vous saisissez sa pensée dans ses bienfaits éternels, pour la transporter divinement autour de vous.

Ainsi les barbaries de la Bible disparaissent dans l'Évangile. Moïse y avait mis la vengeance, qui est la loi de la matière brute ; Jésus y met l'amour, qui est la loi de l'âme immortelle : le genre humain s'est avancé vers Dieu.

Partout la même douceur et la même morale ; partout les disciples du Christ sont appelés, non à combattre, mais à instruire. Leurs armes, c'est la persuasion ; leur conquête, c'est le cœur. Dans ses derniers entretiens avec les apôtres, lorsqu'en épanchant son âme, Jésus s'explique sur les moyens de répandre la vérité, il les exhorte à se dévouer comme autant de victimes au salut des hommes ; car ils sont envoyés tels que des brebis au milieu des loups¹. Ils pardonneront, ils béniront, ils instruiront : LE MAÎTRE N'EST PAS VENU POUR CONDAMNER LE MONDE, MAIS POUR LE SAUVER².

Telle est la doctrine de l'Évangile ; toutes les pages du livre en sont empreintes, et toutes les actions de Jésus y répondent. Ainsi aimer les hommes, plaindre les méchants, faire du bien à nos ennemis, c'est imiter Dieu, notre Père, qui est dans le ciel, et qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. Je vois partout : Bienheureux ceux qui pleurent,

¹ *Saint Jean*, III-VI.

² *Idem*, XVI.

bienheureux ceux qui souffrent, bienheureux les pacifiques et les miséricordieux. Je ne vois nulle part : Bienheureux les docteurs, bienheureux les persécuteurs, bienheureux ceux qui frappent et qui maudissent. Et si on me montrait de pareilles maximes dans un livre qui n'enseigne que l'amour et le pardon, je les en arracherais à la face du monde pour l'édification et le bonheur du monde, pour la gloire de la vérité !

A présent que nous connaissons l'esprit de la doctrine, il nous importe de connaître ce que chaque siècle est venu y ajouter. Nous placerons en regard des lois de la nature tous les dogmes de sainteté, de virginité, de célibat, d'intolérance et de pénitence, soit que nous les trouvions dans l'Écriture, soit qu'ils n'aient été exprimés que dans les œuvres des théologiens. Nous rendrons à chaque époque ce qui lui appartient, à chaque siècle sa pensée, à chaque docteur son ouvrage, et Jésus, le pacificateur du monde, ne sera plus responsable des folles inventions des hommes.

CHAPITRE VI

DE LA SAINTÉTÉ.

Sans excéder les bornes d'une vie commune, et sans ajouter aucune croix aux peines de notre état, nous mourons sans cesse à nous-mêmes, et nous sommes inépuisables dans les sacrifices que nous faisons à Dieu.

(FÉNELON, *Correspondance*, t. I, p. 443.)

Il ne faut point recourir aux haïres et aux cilices, ni s'enfuir dans un désert ; il n'y a qu'à laisser prendre à Dieu les amusements d'enfants qu'il nous ôte.

(FÉNELON, Lettre au vidame d'Amiens, *Correspondance*, t. I.)

A la doctrine si pure et si consolante de l'Évangile, le iv^e siècle oppose la vie érémitique, la vie d'austérités, de méditations et de mortifications. Sacrifices volontaires, souffrances pieuses, offerts par la sainteté en holocauste de nos fautes.

Et d'abord le sacrifice est de la religion de Cybèle, de Brahma, de Bouddha, de Mahomet, comme de la nôtre : s'il doit en sanctifier une, il doit les sanctifier toutes. Habiter une caverne, prier sur la pierre, tendre la main sous le parvis des temples, porter un cilice vivant de vermine et d'ordures, grand mérite de saint Labre, de saint Hilarion et de saint Thomas de Cantorbéry, infiniment surpassé toutefois par les